

CARNAVAL GUADELOUPÉEN

ARCHIVAL FINDS - SOCIAL HISTORY -
ANTHROPOLOGY

Édition spéciale-
jours Gras

27 Février 2026

Prix: 1.90€



LA RUE DEVIENT SCÈNE

Dimanche gras. Pointe-à-Pitre retient son souffle. Les tambours frappent. Les chaînes grincent sur le bitume. Les corps noircis avancent lentement, presque solennels. Derrière eux, la foule suit, happée.

Quelques rues plus loin, Double Face s'élançe en formation parfaite. Costumes éclatants. Sourires maîtrisés. Chorégraphies réglées au millimètre.

Deux esthétiques. Deux manières d'habiter la rue. Le carnaval semble chaos. Pourtant, tout est structuré.

Alors que donne-t-il réellement à voir ? Une rupture avec l'ordre social — ou sa mise en scène spectaculaire ?



UN THÉÂTRE DU POUVOIR

Georges Balandier l'explique : le pouvoir se met en scène, y compris dans le désordre. Le carnaval devient un espace où la société se regarde elle-même.

Les groupes à po réinvestissent l'espace public comme lieu de mémoire et parfois de contestation. Les Cultural Studies nous rappellent que la culture est un terrain de lutte symbolique : un masque peut être folklore pour les institutions, résistance pour ceux qui le portent. Rien n'est neutre. Tout est interprétation.

Entre les tambours d'Akiyo et les caisses claires de Double Face, c'est toute la société guadeloupéenne qui défile : ses héritages coloniaux, ses hiérarchies, ses tensions contemporaines.

Le carnaval ne détruit pas l'ordre. Il le rend visible. Il le met en débat. Et peut-être est-ce là sa véritable force politique.

UNE SOUPAPE COLLECTIVE

Pourquoi la société autorise-t-elle ce moment d'inversion ? Le fonctionnalisme propose une réponse simple : le carnaval sert à maintenir la cohésion sociale. Il permet l'expression des tensions, des critiques, des mémoires blessées. On y caricature les élites. On y renverse symboliquement les hiérarchies.

Mais seulement pour un temps.

Vaval est jugé puis brûlé. Le Mercredi des Cendres marque le retour à la norme. Le chaos est ritualisé. Il soulage sans renverser.

LE DÉSORDRE A UNE STRUCTURE

Le structuralisme nous apprend que les sociétés fonctionnent par oppositions. Le carnaval guadeloupéen en est l'illustration vivante.

Groupes à caisses claires : hiérarchie claire, compétition, reconnaissance institutionnelle. Groupes à po comme Akiyo : tambours ka, mémoire de l'esclavage, revendication identitaire, esthétique brute.

Mais lors d'une observation d'Akiyo, une chose frappe : rien n'est improvisé. Un meneur guide. Les rythmes sont codifiés. Les déplacements suivent une logique précise.

Le désordre est visible. L'organisation, elle, est profonde.

La transgression n'est pas anarchie. Elle est encadrée.